

AnIsl 9 (1970), p. 1-7

JARRY (Jacques)

La Sourate IV et les soi-disant origines julianistes de l'Islam.

LA SOURATE IV
ET
LES SOI-DISANT ORIGINES JULIANISTES
DE L'ISLAM

PAR

JACQUES JARRY

Résumons rapidement les thèses de H. Grégoire. Pour lui Mahomet cherche dans la sourate IV au verset 156 à se concilier la communauté chrétienne du Nejran, communauté julianiste comme le prouve une déclaration du catholicos Timothée qui les convertit au nestorianisme après leur déportation en Mésopotamie. Pour se les concilier, il adopte leur point de vue d'une crucifixion d'apparence.

Ne revenons pas sur le problème de traduction que pose le verset 156. Quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, on échappe difficilement à l'idée de *φαντασιά*, d'illusion trompeuse. Les Juifs ont cru crucifier le Christ, mais ne l'ont pas crucifié réellement. Mais, et c'est là que nous commençons à nous écarter de la théorie de H. Grégoire, les julianistes n'étaient phantasiastes que pour leurs adversaires. Ils croyaient en réalité que le Christ avait revêtu l'homme dans son état normal d'impassibilité et d'immortalité, tel qu'était Adam avant que le péché originel n'ait modifié sa nature réelle. Le Christ n'avait souffert et n'était mort sur la croix que par un acte de volonté librement consenti. La rédemption, pour un sévérien, est déjà supposée par l'incarnation dans un corps mortel et souffrant. Pour un julianiste, elle s'effectue à l'instant même de la crucifixion, lorsque le Christ fait sur la croix le choix sublime qui lui impose une souffrance et une mort que son humanité n'impliquait point.

Pour en revenir à notre problème, le corps du Christ pour les julianistes est un corps aussi réel que celui d'Adam à moins de supposer ce que n'a fait à notre connaissance aucun théologien que le corps d'Adam s'est brusquement matérialisé à l'instant du péché originel. Seuls les adversaires des julianistes déduisaient de

AnIsl 9 (1970), p. 1-7 JARRY (Jacques)
La Sourate IV et les soi-disant origines julianistes de l'Islam.

l'immortalité et de l'incorruptibilité du corps du Christ qu'il n'était que φαντασιά. Il s'agit d'une pure et simple calomnie des sévériens, soucieux de rejeter leurs adversaires dans une catégorie d'hérétiques dépréciée et honnie de tous les orthodoxes, celle des docètes. Dans ce cas il est curieux de voir Mahomet, pour se concilier soi-disant les julianistes, reprendre à son compte les calomnies de leurs adversaires. Visiblement, la théorie de H. Grégoire ne tient pas.

Il reste que Mahomet, dans le passage indiqué, a fait sienne une conception de la crucifixion qui est une conception docète. Remarquons tout d'abord que Mahomet, est incapable de se figurer une quelconque mixtion de la divinité et de l'humanité tant il met d'abîme entre les deux. S'il admet la divinité du Christ il ne peut l'admettre que totalement, sans aucune concession à une incarnation problématique qui n'est en réalité que ressemblance et illusion. L'Islam est essentiellement une religion de la transcendance divine, de la séparation radicale du divin et de l'humain, du divin et de l'ensemble du monde d'ici-bas.

Or dans un ouvrage, qui vient de paraître, nous avions cru distinguer dans la Byzance d'avant l'Islam deux grands courants de pensée théologique.

Tous les deux croyaient à la transcendance divine, mais le premier imprégnait de divin ce monde matériel d'ici-bas. Le clergé y constituait un reflet des légions célestes, les tombeaux des martyrs, les ossements, les reliques, les icônes ponctuaient de divinité le monde matériel. Pour la seconde, au contraire, un abîme sépare le monde céleste du monde terrestre. Celui-ci n'est que le pâle reflet de celui-là, bien que l'ordre en soit similaire et l'organisation monarchique identique. Seul le Christ a pu servir de trait d'union, de μεσίτης, de ces deux mondes parallèles et sans aucun point commun.

Visiblement, si Mahomet a eu besoin d'emprunter sa conception de la divinité au christianisme (ce qui est loin d'être sûr) c'est à cette seconde conception théologique qu'il l'a fait. D'autre part, comme nous avons tenté de le prouver, cette seconde conception théologique est celle des néochalcédoniens proches parents du sévérianisme et des sévériens eux-mêmes. Les chalcédoniens proches du nestorianisme semblent, au contraire, avoir défendu la première, celle d'un univers matériel entrecoupé de divin, et les julianistes, dont beaucoup de nestorianisants tels Ephrem d'Amida partageaient les idées sur l'incorruptibilité du corps du Christ, semblent avoir fait de même. Mahomet qui adopte une cosmologie radicalement différente a donc puisé à une autre source que le julianisme.

Nous aboutissons donc à une conclusion banale, mais qui a pour avantage de préserver l'immense originalité de l'Islam : Mahomet ne connaissait pas une, mais plusieurs hérésies chrétiennes. Ceci n'a rien de surprenant d'ailleurs. Presque toutes les églises d'alors étaient représentées en Arabie, chalcédoniens sur les confins de l'Empire, sévériens d'Abyssinie venus dans les bagages de l'armée éthiopienne, nestoriens introduits jusqu'au Yémen par les récentes conquêtes perses, julianistes de la célèbre communauté du Nedjran. Le fait que Mahomet ait été au courant de la controverse mineure avec les Samaritains sur le problème de l'immortalité de l'âme et qu'il ait connu précisément la légende des sept Dormants laisse supposer (et en ceci H. Grégoire a parfaitement raison) qu'il connaissait beaucoup mieux qu'on ne l'a souvent supposé, les grands débats de la chrétienté de son temps. Il était certainement au courant des conceptions de la crucifixion de ces différentes communautés. Mais comme poussé par le souci de préserver au Christ une divinité sans mélange, il en adopte une autre, nettement docète. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une intuition personnelle et que Mahomet ait par hasard retrouvé les conceptions des docètes. Il a dû entendre parler d'une théorie semblable de la crucifixion. Mais comment? A notre connaissance, il n'y avait point de docètes à son époque en Arabie.

On pourrait évidemment supposer que Mahomet, connaissant l'église sévérienne et l'église julianiste, était également au courant des calomnies que la première diffusait sur la seconde, à savoir que pour les phantasiastes la crucifixion n'avait été qu'une apparence que le Christ n'avait pas réellement souffert sur la croix. Mahomet, adoptant temporairement l'idée que le Christ était divin, l'admet totalement, sans aucune concession à une humanisation problématique, et pour éviter l'écueil du fait historique de la crucifixion, il prend pour argent comptant l'interprétation sévérienne de la conception julianiste de la mise en croix.

On pourrait arrêter là la discussion. L'hypothèse est séduisante et rien ne vient la contredire de façon décisive. Elle présente cependant un faible. Mahomet d'ordinaire, considère le Christ comme un simple prophète, comme un homme ordinaire, ce qui est beaucoup plus dans la logique de son système. La divinité du Christ ne cadre pas avec l'affirmation de la transcendance de Dieu qui est au centre même de l'Islam. Il est donc peu probable que Mahomet ait accepté réellement l'idée que le Christ était fils de Dieu et qu'il ait tenté d'accorder par un effort de réflexion cette idée nouvelle avec sa conception de l'impossibilité radicale de tout

contact, de toute mixtion entre l'humanité et la divinité. Il est beaucoup plus plausible de supposer que Mahomet, sollicité de donner son avis sur la crucifixion, et de dire de toutes les théories chrétiennes quelle était la préférable, a rendu son verdict. C'est pour cette raison qu'il ne parle pas au nom de son système propre mais qu'il se place dans une perspective chrétienne, celle de la divinité du Christ. Il se prononce ensuite en vertu des principes que nous avons énoncés plus haut. Mais alors la théorie qu'il adopte doit être celle d'une église chrétienne bien définie et représentée en Arabie à son époque. On songe évidemment à l'église julianiste. Mais Mahomet connaissait certainement directement et précisément la communauté du Nedjran, la plus importante des communautés chrétiennes d'Arabie à son époque, et non pas seulement par les calomnies sévériennes et chalcédoniennes. Il savait à quoi s'en tenir sur sa christologie. D'autre part, il n'a certainement pas mis sur le même plan les théories d'églises chrétiennes bien définies et les calomnies que l'une pouvait répandre sur l'autre. S'il adopte la thèse d'une crucifixion d'apparence, c'est que cette thèse représente réellement la christologie d'une église qu'il connaît et qui est représentée en Arabie. Mais alors de quelle église s'agit-il?

La première hypothèse qui vient à l'esprit est que non seulement les missionnaires julianistes mais des missionnaires gaïanites ont été à l'œuvre en Arabie. Certes Michel le Syrien attribue à des julianistes les premières tentatives de conversion en Arabie (p. 251) «Alors son hérésie (de Julien d'Halicarnasse) pervertit l'esprit des gens simples, en certains lieux, dans les pays des Romains, des Perses, des Indiens, des Koušites, des Himyarites, des Arméniens». Mais un peu plus loin (p. 265) il ajoute «Ensuite les Phantasiastes s'unirent aux Gaïanites d'Alexandrie, et ils se firent ordonner par un des évêques (de ces derniers) un patriarche illégitime. Celui-ci créa aussi de nombreux évêques qu'il envoya dans toute la contrée d'Egypte et de Kouš et en des pays éloignés de sorte qu'ils firent tomber beaucoup de gens dans leur erreur». Le texte démontre que les Gaïanites ne partageaient pas totalement les idées des Julianistes et que des missions furent envoyées après l'union dans les pays éloignés (qui comprenaient sans doute l'Arabie). Des missionnaires gaïanites ont dû en faire partie. Ils ont pu à la rigueur répandre leurs idées en Arabie, du moins si nos deux hypothèses sont exactes, à savoir que les missions en question comprenaient des gaïanites et que l'Arabie faisait partie des «pays éloignés» de Michel le Syrien.

AnIsl 9 (1970), p. 1-7 JARRY (Jacques)
La Sourate IV et les soi-disant origines julianistes de l'Islam.

En tout cas, s'il en est ainsi, si le gaïanisme a pénétré en Arabie, il a pu exister en Arabie des communautés qui croyaient à la crucifixion d'apparence. J'ai insisté récemment sur les origines messaliennes du gaïanisme. Les messaliens croyaient le corps du Christ incirconscrit à l'instar de la nature divine. Le coryphée d'une secte gaïanite, Ammonius disait que «le corps de Notre Seigneur n'a été ni créé, ni limité, ni perceptible [1] de sorte que, lorsqu'il était dans le sein de la Vierge c'était quelque chose d'incréé, d'infini, d'insaisissable». D'autre part, dans un article du B.I.F.A.O. LXVI (p. 137), j'ai cru démontrer que le marcionisme était abondamment représenté en Egypte au début du ve siècle et que le gaïanisme au vi^e^ siècle a dû collecter les derniers adhérents de la secte.

Mais les marcionites croyaient à une crucifixion réelle. Si Marcion n'a pas échappé au docétisme, et s'il a épargné au Christ les humiliations de la naissance et de la croissance humaine, il l'a soumis par contre aux souffrances de la passion et de la crucifixion. Les souffrances de la passion sont le prix dont Jésus paie en Dieu créateur l'achat de l'humanité, sur laquelle le Dieu bon, étranger au monde n'avait primitivement aucun droit. La réalité de la crucifixion est donc un des éléments essentiels de la doctrine marcionite.

En conclusion, si le gaïanisme s'est développé en Arabie, certaines sectes gaïanites (pas toutes) ont pu répandre l'enseignement d'une crucifixion d'apparence. Cependant il faut bien l'avouer une telle hypothèse exige trop de suppositions et d'extrapolations pour emporter totalement la conviction.

Il est une autre possibilité. L'inscription Glaser 618, datée du règne d'Abraha : «*Pour la puissance, la faveur et la miséricorde d'Er Rahman et de son Christ et du St. Esprit*», rappelle successivement les inscriptions de Syrie du Nord : «*Un seul Dieu et son Christ*», que j'ai cru pouvoir attribuer à la semi-hérésie audienne.

Les audiens, dont la doctrine rappelle sur certains points la gnose et le docétisme, ont pu croire à la crucifixion d'apparence. Cependant aucun texte ne le prouve de façon certaine. Un texte sur l'audianisme, à vrai dire d'une véracité douteuse, semblerait même contredire toute théorie d'une crucifixion audienne d'apparence : «*Pendant qu'il leur prêchait, il viola l'ordre de son maître ; et le père de la vie se mit en colère contre son Christ, le tua et le crucifia*». Répétons-le Agapius de Membidj a forcé la note et son exposé de la doctrine ne mérite pas une confiance illimitée. Le fait mérite néanmoins d'être signalé.

[1] Jean de Nikiou, éd. Zotenberg, p. 265.

Peut-être faudrait-il poser le problème de façon plus générale. Existait-il encore aux VIe et VIIe siècles des tenants de la crucifixion d'apparence? Pour le Ve siècle nous disposons de deux passages curieux de la vie de St. Barsauma qui semblerait prouver que le docétisme n'était pas mort à son époque.

Dans l'un d'eux, le démon sous le pouvoir de St. Barsauma revêt la doctrine orthodoxe en ce qui concerne le corps du Christ (miracle 83). «*Cette vérité que j'abhorre, dit-il, je la prêche sous la contrainte. Si le corps de Jésus était semblable à celui des hommes, où est l'homme qui dépeça son corps et le donna à ses compagnons comme nourriture? Si le sang du Premier Né crucifié est comme le sang de la race d'Adam, où est le sang de la race d'Adam qui rachète les péchés?*». Le démon ajouta encore : «*Je ne suis pas le porte-parole du démon mais de leur ennemi. C'est la violence de la croix qui, sous le fouet, me contraint à dire la vérité*». Cette conception hérétique du corps du Christ a été attribuée par Honigmann au rédacteur de la vie de St. Barsauma, Samuel, que Barsauma envoya peu avant sa mort en Arménie, où il fut contaminé, comme tout le pays, par l'hérésie julianiste. On a également parlé d'un préjulianisme de St. Barsauma qui aurait défendu avant Julien d'Halicarnasse des thèses aphthartodocètes, de même d'ailleurs que son illustre contemporain Philoxène de Mabboug. Mais s'agit-il réellement de julianisme? Pour un julianiste le corps du Christ est le corps d'Adam avant la chute. Or notre texte prend bien soin de distinguer radicalement le corps du Christ du corps de la race d'Adam, comme s'il s'agissait de deux choses différentes. Peut-être St. Barsauma et le disciple qui rédigea l'histoire de sa vie adhéraient-ils à la doctrine d'un corps glorieux du Christ. Un autre passage de la vie de St. Barsauma nous parle des ennemis du bienheureux qui le calomniaient. Aux monophysites, ils racontaient qu'il était chalcédonien, aux chalcédoniens qu'il était monophysite ; à ceux qui croyaient que le Christ n'avait pas été crucifié réellement, ils racontaient que le bienheureux croyait à la crucifixion réelle et réciproquement. Il existait donc des gens en Syrie qui, à cette époque (milieu ou fin du Ve siècle), ne croyaient pas à la réalité de la crucifixion du Christ. St. Barsauma (milieu et fin du Ve siècle) et son disciple (fin du Ve-début VIe siècle) croyaient dans une certaine mesure au corps glorieux. Nous nous trouvons donc en présence, en Syrie, d'un docétisme larvé à une époque qui n'est plus tellement éloignée de l'apparition de Mahomet. Il n'est pas impossible que de la Syrie ces idées docètes aient gagné l'Arabie et que Mahomet ait connu, sinon en Arabie du moins sur ses confins, l'existence d'une communauté docète. St. Jean Damascène bien plus tard

AnIsl 9 (1970), p. 1-7 JARRY (Jacques)
La Sourate IV et les soi-disant origines julianistes de l'Islam.

ne parle-t-il pas de judéo-chrétiens qui habitaient de l'autre côté de la Mer Morte? «Ἐλκεσαῖοι ἔτι δεῦρο τὴν Ἀραβίαν κατοικοῦν τὴν καθύπερθεν τῆς Νεκρᾶς θαλάσσης κείμενην ».

Il n'est pas besoin d'avoir recours à la communauté de Nejran pour expliquer la connaissance que semble avoir eu Mahomet d'une communauté docète, puisque de toutes les théories de la crucifixion, il a choisi celle de la crucifixion d'apparence. Il nous faut avouer tout simplement, une fois de plus, que nous n'avons aucune idée de l'importance numérique aux v[e] et vi[e] siècles d'hérésies aujourd'hui disparues avec leurs documents et leurs archives.

AnIsl 9 (1970), p. 1-7 JARRY (Jacques)
La Sourate IV et les soi-disant origines julianistes de l'Islam.